





En guise d'édito

C'EST MANI- FESTE

- ✦ **20 ans de VILLES DES MUSIQUES DU MONDE...** Un nom qui en dit long ! Ce festival n'est pas le énième dédié aux musiques du monde, une simple programmation fusse-t-elle de qualité. Plus qu'un festival : une manière de vivre le territoire.
- ✦ **20 ans d'un Festival à l'identité singulière,** miroir des villes qui l'animent, écho d'un ici fait d'ailleurs, d'une périphérie au cœur.
- ✦ **20 ans de résonance musicale avec le 9/3,** des sons du « Tout Monde » cher à Édouard Glissant. Des musiques venues d'ailleurs et installées ici parfois depuis fort longtemps, matière précieuse pour faire humanité ensemble, joyeusement.
- ✦ **20 ans d'une ambition culturelle** qui porte haut et fort le lien, l'apprentissage, la transmission de nos mémoires, avec, comme préalable indispensable à toute participation citoyenne, la reconnaissance et l'expression des richesses culturelles...
- ✦ **20 ans d'accompagnement d'artistes aujourd'hui reconnus,** d'explorations de formes, d'investissement de scènes et de lieux des plus improbables...
- ✦ **20 ans qui ont permis un épanouissement dans son épicentre en Seine-Saint-Denis** et de voir aujourd'hui plus loin, vers le Grand Paris...
- ✦ **20 ans d'une histoire** en train de s'écrire que nous voulons partager avec vous...

André Falucci (président de l'association) et Kamel Dafri (directeur du festival)

Une publication de l'association Villes des Musiques du Monde

4 avenue de la Division Leclerc / 93300 Aubervilliers - www.villesdesmusiquesdumonde.com

Directeur de la publication : **André Falucci** - Rédacteur en chef : **François Mauger**

Direction artistique et maquette : **Dominik Warlop** - Rédacteurs : **Sylvie Clerfeuille, Anaïs Heluin, François Mauger, Benjamin Minimum**

Conception éditoriale : **Jean-Luc Marty** - Coordination : **Charlotte Le Gall**

MAGAZINE ÉDITÉ AVEC LE SOUTIEN DES VILLES DU RÉSEAU VILLES DES MUSIQUES DU MONDE. PUBLICATION GRATUITE. VENTE INTERDITE.

MUSIQUES DU SOL , MUSIQUES QUI SE JOUENT D'ICI ET NOUS EMMÈNENT AILLEURS, DANS LES LOINTAINS DE L'ÉMOTION. SE SONT ENRACINÉS SUR NOTRE TERRITOIRE DU 9/3 AUSSI BIEN LES CHANTS BASQUES DU CHŒUR PARISIEN ANAIKI QUE LE MALOYA RÉUNIONNAIS. LA TARENTELE DES TÉLAMURÉ INSTALLÉE À MONTREUIL QUE LES MÉLODIES ARABO ANDALOUSES À SAINT DENIS. LES POLYPHONIES CORSES QUE LE GWO KA OU LA RUMBA CUBAINE.



NOS MUSIQUES DU SOL



Bal Rital avec Tétamuré
Aubervilliers 2014
© Sara Sgrò

PRIX DES MUSIQUES D'ICI

T Vice, Fally Ipupa... Certains artistes remplissent les plus grandes salles de France sans jamais que leur nom ne soit prononcé sur les radios nationales. D'autres jouent chaque semaine dans l'arrière-salle d'un café différent sans le soutien d'un producteur. Ils ont en commun ce qui vaut mille fois mieux que l'appui des médias ou d'une maison de disques : un public. Dans un vertigineux jeu de miroir, de vastes communautés culturelles se reconnaissent en effet en eux. Qu'ils se définissent comme d'origine haïtienne, congolaise ou kabyle, voire portugaise ou polonaise (pour ne rien dire des Bretons ou des Basques, pareillement concernés), ces groupes constituent notre société, au même titre que, par exemple, les ensembles de supporters de football ou d'adeptes de la danse classique. Les refrains qui les unissent sont le plus souvent des « musiques d'ici ». Elles viennent parfois de loin mais ont poussé à l'ombre de nos cités. Pour les mettre en lumière, Villes des Musiques du Monde s'associe au festival Au Fil des Voix, à la Fédération des Acteurs des Musiques et Danses Traditionnelles et du Monde, à la Fondation Orange et à l'Institut Français.



Un patient travail de détection à travers toute la France a déjà permis de sélectionner 4 ensembles issus d'une diaspora et qui créent à partir d'ici. Tous bénéficieront d'une résidence d'accompagnement, puis d'un enregistrement, d'une invitation à jouer au festival et enfin d'une belle diffusion à travers le pays. Et peut-être un jour leur nom résonnera-t-il sur une radio nationale...

proposé par **François Mauger**
photos par **Julien Anselme et DR.**

9X3 RUMBA

LA CRÉATION CUBAINE DU FESTIVAL

En 2012, Jean-Luc Marty, romancier et membre du comité éditorial du festival, se voit confier une carte blanche autour de la thématique « rumba ». Il oriente le festival sur d'excellents musiciens de rumba cubaine basés en région parisienne. Originaires de Cuba ou du Chili, ils se retrouvent sur la péniche Demoiselle. Mais, lorsque cessent ces sessions mensuelles, le rituel de la rumba s'arrête brusquement. Le festival propose alors à Jean-Luc Marty de former une équipe artistique qui viendrait répéter dans ses locaux. Ils bâtissent un répertoire autour du chanteur « El Elegante » et se rebaptisent « El Elegante y su 9x3 Rumba ». Un nom qui fait le lien entre le département et le rythme typique de la rumba cubaine. Villes des Musiques du Monde les programme chaque année et, de l'avis des connaisseurs, El Elegante y su 9x3 Rumba est l'un des meilleurs orchestre de rumba de France.

proposé par **Benjamin Minimum**
photos par **Sebastian Cantillo et Heber Argus**



SAINT-DENIS À L'ÉCOLE ARABO-ANDALOUSE

DEPUIS 26 ANS, L'ASSOCIATION EL MAWSILI ENSEIGNE À DES ENFANTS ET DES ADULTES UN ART SAVANT ET ANCIEN, CELUI DE LA MUSIQUE ARABO-ANDALOUSE. LE FESTIVAL VILLES DES MUSIQUES DU MONDE LUI A PERMIS DE TRANSMETTRE LA BEAUTÉ ET LES VALEURS DE CE PATRIMOINE MUSICAL DANS DES LIEUX AUSSI PRESTIGIEUX QUE LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS, LA MAISON DE LA RADIO OU – EN 2018 – LA PHILHARMONIE DE PARIS. RENCONTRES AVEC LES ÉLÈVES ET LEURS FORMATEURS...



Joyeux tohu-bohu

Samedi 18 juin 2017, 15h... Dans les couloirs et les étages du conservatoire de Saint-Denis se presse une foule dense. Quinquagénaires en robe d'été, lunettes de soleil perchées sur le haut du crâne, jeunes filles sages aux cheveux tirés, retraités en chemisette claire, lycéens en uniforme jean / baskets / casquette, étudiants à petites lunettes, enfants et adolescents de tous âges portant mandoline et guitare... Tous se croisent dans un joyeux tohu-bohu.

Exceptionnellement, l'association El Mawsili a pu poser ses pénates, pour cause d'élections, dans ce temple de l'éducation musicale mais habituellement elle exerce dans une école municipale de la ville. « Nous avons monté en 1991 avec trois amis, Ahmed Adel, Djamel Allam et Farid Bensarsa, cette école de musique arabo-andalouse, tout d'abord pour redonner à cette musique savante et ancienne ses lettres de noblesse (créée au VIII^e siècle à Bagdad par Ziryab, elle s'est développée en Andalousie



mandoline », explique Aziz Djemai. « La guitare permet d'évoluer vers le luth et la mandoline vers le violon, car ce sont les mêmes accords. Tout se fait oralement. Le fait de se détacher de l'écrit permet de faire vivre tout le potentiel humain, de mettre celui-ci au service de l'expression, de l'émotion, de l'âme ». Dans l'atelier adulte deuxième niveau, un groupe d'une trentaine de personnes s'entasse dans un gai brouhaha puis le silence se fait. Aziz Djemai donne le départ avec sa derbouka et le chant à l'unisson s'envole en douces volutes dans la salle. Les cordes prolongent le mouvement de la nouba, balayant les murs impersonnels du Conservatoire pour nous transporter dans cette Andalousie mythique. Adossé au piano, Farid Bensarsa observe puis prend la parole : « l'important

INITIER DES AMATEURS À UNE MUSIQUE SAVANTE EST UN PARI AUDACIEUX ET PARFOIS DIFFICILE

et rayonne aujourd'hui jusqu'en Libye et en Israël) mais également pour transmettre à nos enfants ses valeurs de beauté, de tolérance et d'universalité » se souvient le président de l'association, Aziz Djemai. « Il nous fallait un maître pour valider le répertoire. Ce grand maître, c'était Farid Bensarsa qui fait partie de l'association El Djazaira El Mossilia d'Alger. Il enseigne le san'a, ancêtre du chaâbi originaire de Cordou, mais aussi le gharinati de Tlemcen, lié à Grenade, et le malouf de Constantine, lié à Séville. La municipalité de Saint-Denis nous a prêté des locaux. Nos premiers élèves étaient nos enfants. L'école s'est très vite développée grâce au bouche à oreille. Aujourd'hui, nous avons 250 personnes réparties sur 10 ateliers : 5 ateliers enfants et 5 ateliers adultes ».

est de progresser par rapport à soi-même. La première étape est d'installer les atomes de la musique, cela a été fait la première année. La deuxième étape, c'est cette année. Imaginez une forêt, vous êtes à l'orée de cette forêt et vous avez besoin d'outils pour la découvrir. Ils sont de trois ordres : écouter, mémoriser, reproduire ». Initier des amateurs à une musique savante est un pari audacieux et parfois difficile, confesse Aziz Djemai. « Il nous faut faire comprendre certains rythmes complexes comme le 5/8, présent dans le 4^e mouvement des noubas, et aussi la langue. Beaucoup d'enfants ne parlent pas l'arabe, alors nous utilisons une transcription phonétique et, durant le cours, nous traduisons ».

Sortir des caves, des bouis-bouis

Les profils des élèves sont divers : médecins, commerçants, employés, étudiants... Parfois trois générations d'une même famille fréquentent les cours comme cette grand-mère qui vient chaque semaine de Normandie avec son petit-fils et sa fille. Tandis qu'elle suit un atelier adulte, son petit-fils suit les cours pour enfants débutants. Dans cet atelier, l'ambiance est sereine, les enfants chahutent gentiment : « On joue pour le plaisir, on développe aussi la mémoire et en plus on apprend la langue de nos parents », explique Rania, 13 ans. « Je veux suivre les traces de mon père qui est musicien, je souhaite aller au 5^e niveau, celui de l'orchestre » confie son amie Djezia. « Dans le cours débutant enfants, nous les formons à la guitare et à la

Mais la plus belle réussite de cette école est sans aucun doute d'avoir pu sortir cette musique classique des ghettos où elle s'est longtemps trouvée. « Quand on est arrivé en France, la musique arabo-andalouse se jouait dans des caves, des bouis-bouis. Notre désir était de jouer dans des lieux prestigieux. Villes des Musiques du Monde nous a programmé à la basilique de Saint-Denis et à Radio France. Un des plus beaux moments de notre complicité avec le festival fut en 2015 le concert à l'Embarcadère où Karine Gonzalez, une danseuse de flamenco, se produisait en première partie. Cette référence à l'Andalousie, c'était une plongée dans l'histoire de notre musique ».

proposé par Sylvie Clerfeuille
photos par Willy Vainqueur



ROGER RASPAIL ET LA FAMILLE DIABATÉ, UN « KA » TRÈS PARTICULIER

Transmission, partage... Il y a tout juste dix-huit ans, le festival proposait au percussionniste antillais Roger Raspail d'enseigner la musique à des enfants du Landy, un quartier populaire d'Aubervilliers. Ce familier des studios parisiens, où il enregistrait aux côtés de Cesaria Evora ou Chico Freeman, a relevé le défi et a enseigné l'art du tambour guadeloupéen, le ka, à trois descendants d'une famille de griots maliens, les Diabaté. Peu à peu, une sorte d'adoption mutuelle a eu lieu. Instruments et langues se sont unis, le bambara dansant désormais fièrement sur des rythmes des îles, eux-mêmes

martelés sur des djembés africains. Cousins, cousines, neveux et nièces des frères Diabaté se sont joints à la fête, pour des concerts qui ont mené une partie de la troupe jusqu'en Norvège. Témoignages croisés sur une aventure qui les a tous profondément marqués...

Quand a commencé l'aventure entre vous ?

Roger Raspail : En 1999. Quand j'ai rencontré les Diabaté, ils avaient 12, 9 et 7 ans. On venait de deux mondes différents : même s'ils étaient issus d'une famille de griots mandingues jouant la musique de cet empire d'Afrique de l'Ouest fondé au XIII^e

siècle, ils étaient nés en Europe, ils vivaient un déracinement par rapport à l'héritage africain. J'avais envie de leur transmettre une certaine philosophie de la musique.

Demba Diabaté : J'avais 12 ans quand j'ai rencontré Roger Raspail. On était des mômes, on faisait des caprices, on était têtus. Il nous a appris le respect. On vivait au Landy, un quartier difficile. L'aventure du gwo ka nous a évité de faire des conneries. La rage qu'on avait, on l'a passée sur le tambour. On s'est défoulé sur l'instrument, ça nous a sauvés.

C'était important pour vous de transmettre le gwo ka, musique de révolte des esclaves, à des enfants de Maliens, quand on sait qu'Antillais et Africains s'opposent souvent sur la question de la responsabilité de la traite ?

RR : Je les ai d'abord considérés comme n'importe quels jeunes, dans une approche musicale et pédagogique, mais c'est vrai que ce sentiment est toujours là. Je vais beaucoup en Afrique car je participe à la décennie des afro-descendants lancée par l'ONU, destinée à rapprocher la diaspora de l'Afrique et à évoquer les choses qui ne sont pas dites. Quand j'ai commencé à travailler avec les jeunes Diabaté, je leur ai expliqué comment, avec le gwo ka, on faisait sortir la souffrance des esclaves par la musique.

DD : Roger nous a expliqué l'histoire du gwo ka. C'était important pour nous. Dans les mariages, les Antillais sont surpris de voir des Africains jouer du gwo ka mais, dès qu'on interprète un titre de chez eux, tout le monde se met à danser !!

Les Diabaté sont issus d'une grande famille griotique où la percussion est perçue autrement. Comment avez-vous ressenti cette différence d'approche de la musique ?

RR : Les griots fonctionnent en groupe, ont un rapport familial et hiérarchique à la musique. La percussion est associée à des valeurs spirituelles. En tant que musicien professionnel, je leur ai appris à percevoir les sons, à se libérer, à se professionnaliser.

Cette expérience en tant que jazzman et dans votre rapport avec divers répertoires dont le répertoire mandingue a-t-elle changé votre manière de jouer du gwo ka ?

RR : Oui, je n'ai plus rien à voir avec le gwo ka tel qu'il est joué aux Antilles. Je respecte les musiciens qui jouent le style des racines mais, avec mes rencontres, mes expériences dans le jazz, dans d'autres répertoires, mon jeu a changé, s'est métissé.

Quels sont les grands moments que vous avez partagé avec le festival et ailleurs ?

RR : Ma carte blanche en 2004 sur la scène



du théâtre de la Commune où j'ai réuni 50 musiciens dont Alain Jean-Marie, Guem, Mokhtar Samba, Jacob Desvarieux et bien d'autres. C'était extraordinaire, ces improvisations et l'ambiance !!! Tous les enfants d'Aubervilliers venaient m'interviewer.

DD : La scène que nous avons partagée à l'Espace Fraternité avec Roger Raspail, Toumani et Sidiki Diabaté - des cousins, on se retrouve parfois à Bamako et on joue ensemble en famille - mais aussi les concerts en Tunisie à El Djem. On a interprété avec Roger un répertoire mandingue car le public n'était pas prêt à entendre du gwo ka. On a tourné avec Hasna El Becharia, une joueuse de guembri, cet instrument à cordes joué par les gnawas.

Quel bilan faites-vous de toutes ces années de collaboration ?

RR : Quand je les vois, je suis fier de ce qu'ils sont devenus. Des garçons responsables, indépendants, des hommes et des pères de famille. Ils prennent des initiatives, ils créent, ils réfléchissent. Ils sont devenus des musiciens et des amis.

DD : Roger, c'est notre second papa. Quand je pense à ces années où on se donnait rendez-vous à l'aéroport : on se réveillait difficilement, fatigués, mais on partait en voyage !! Aujourd'hui, on est devenus des modèles pour les jeunes du Landy. Quand ils nous ont vus sur des affiches, ça leur a donné envie de faire des percussions. Aujourd'hui, on donne aussi des cours, on a cette envie de transmettre.

Quels sont vos projets aujourd'hui ?

RR : Pourquoi pas un disque avec les trois frères ? Mais alors seulement avec eux, car ils prennent tout l'espace !!

proposé par Sylvie Clerfeuille
photos par Willy Vainqueur et Heber Argus

AUBERVILLIERS, AULNAY-SOUS-BOIS, MONTREUIL, SAINT-DENIS... DANS PLUS DE QUINZE VILLES DE SEINE-SAINT-DENIS ET MÊME AU-DELÀ DE PARIS RÉSONNENT LES MUSIQUES DU MONDE. OU PLUTÔT DE NOS MONDES. 20 ANS D'EXPLORATIONS SONORES SANS PARTIR AU LOIN, À TRAVERS LES CONTINENTS ET AU CŒUR DE NOS RÉGIONS. D'UNE VILLE À L'AUTRE, NOUS AVONS VOYAGÉ EN LIBERTÉ, VÉCU DES FRATERNITÉS ET RÊVÉ D'ÉGALITÉ, DE GRANDES EN PETITES SCÈNES...



LES VILLES OU ÇA SE JOUE



LES VILLES OU ÇA SE JOUE

Achères (78) :
Le Sax

Aubervilliers (93) :
**L'Embarcadère,
Espace Renaudie,
Foyer Les Fillettes,
Cinéma Le Studio,
Boxing Beats...**

Asnières-sur-Oise (95) :
Fondation Royaumont

Bagnolet (93) :
Salle des Malassis

Bobigny (93) :
Salle Pablo Neruda

Bondy (93) :
Espace Marcel Chauzy

Epinay-sur-Seine (93) :
Pôle Musical d'Orgemont

Gennevilliers (92) :
Le Tamanoir

La Courneuve (93) :
**Centre Culturel Jean Houdremont,
Espace Jeunesse Guy Môquet**

Le Blanc-Mesnil (93) :
Deux Pièces Cuisine

Le Bourget (93) :
Place du Marché

Montreuil (93) :
**Théâtre Berthelot,
Marché Croix de Chavaux**

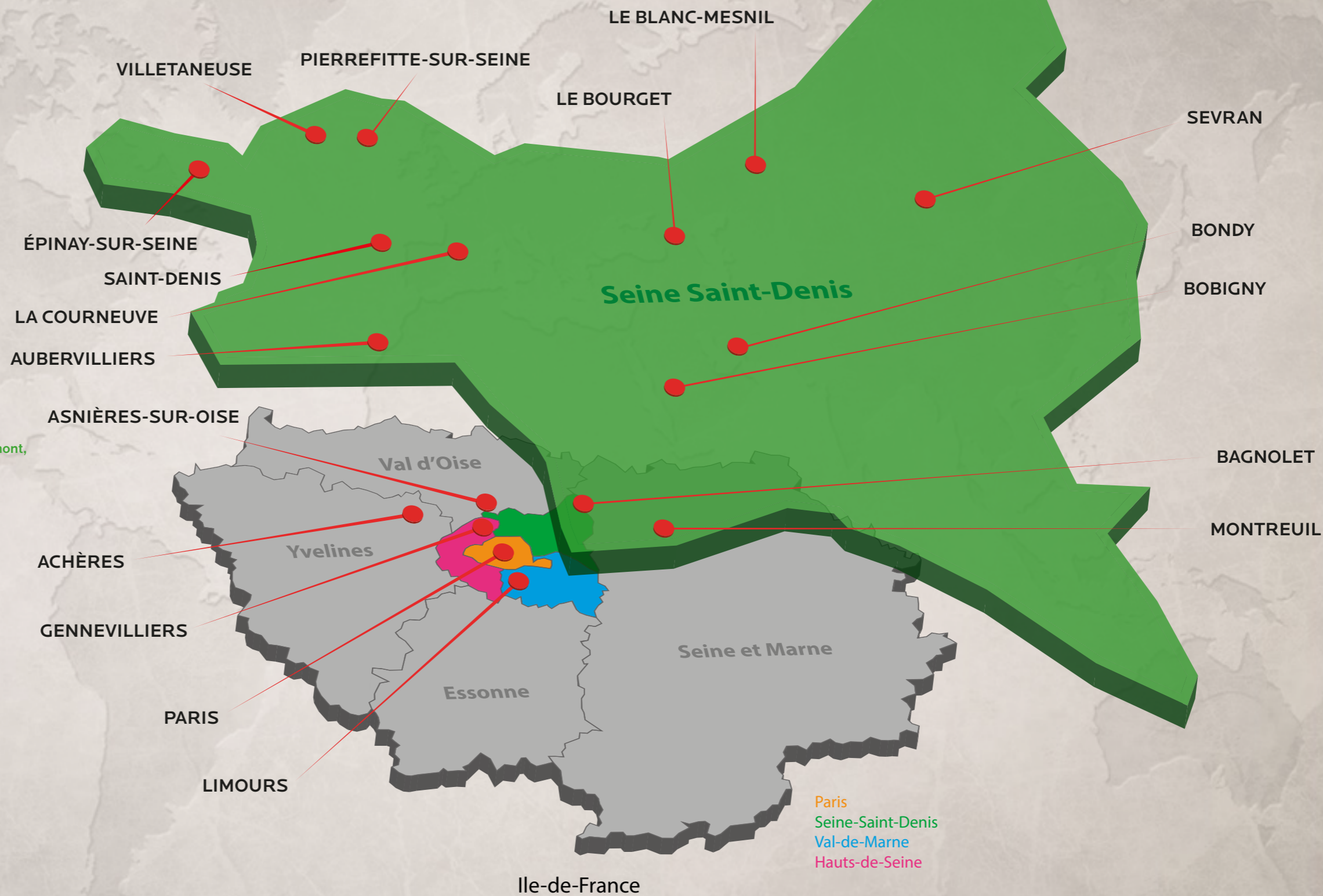
Paris (75) :
**Petit Bain,
Cabaret Sauvage,
Quai de la Loire,
Pitch Me,
Studio de l'Ermitage...**

Pierrefitte-sur-Seine (93) :
La Maison du Peuple

Saint-Denis (93) :
Théâtre La Belle Étoile

Sevran (93) :
La Micro-Folie

Villetaneuse (93) :
Gymnase Jesse Owens





SALLES D'ACCUEIL

À Paris, la majorité des lieux de concerts sont des espaces de location privés. Ils peuvent de temps en temps monter une programmation temporaire mais louent le plus souvent leurs infrastructures à des producteurs extérieurs. En Seine-Saint-Denis, les trois quarts des lieux de musiques sont soutenus par les villes où ils sont implantés ou exploités par des associations militantes qui y résident. Très proches de leur public, ces salles pratiquent une véritable politique culturelle.

Elles développent notamment une politique de résidences d'artistes, leur permettant par exemple de préparer un nouveau répertoire. Villes des Musiques du Monde leur permet d'avoir des liens privilégiés avec des musiciens peu exposés ou en développement et leur propose d'accueillir des créations originales, des projets internationaux ou des formes associant amateurs et professionnels

✍️ prosé par Benjamin Minimum
📷 photos par Camille Millerand



LES SOUVENIRS DE KAMEL DAFRI

DIRECTEUR DU FESTIVAL

2000

RUDE

« Cette première édition intercommunale a duré très longtemps. Ce n'était plus un festival mais un marathon. »

TENDRE

« Mais, à plus de 85%, le taux de remplissage était excellent. Avec Titi Robin, et Rokia Traoré, le Théâtre de la Commune accueillait des musiques du monde pour la première fois. On a aussi programmé Hasna El Becharia et Souad Massi au Foyer Protestant d'Aubervilliers. C'était un de leurs premiers concerts après leur passage au Cabaret Sauvage, l'hiver précédent, où elles avaient fait sensation. Toutes les télés étaient là. »

LE FESTIVAL VU PAR...

...Nathalie Lemaitre

Directrice de l'association Indans'Cité, partenaire du festival

Concert : Opéra Marmots et Griots « L'île Rouge »
(1er juin 2012 - Esplanade du Théâtre, Stains)

« Dès les répétitions, j'ai été saisie par ce spectacle autour du musicien malgache Rajery, chorégraphié par Patricia Quintana de l'association Indans'Cité (que je dirige). J'ai été séduite par la mise en scène de Laurent Gachet, la participation des artistes circassiens, celle de la compagnie de théâtre de rue Les Grandes Personnes et du chœur de 300 enfants. »

...Baya Hamsi

Chanteuse

Concerts : Houria Aïchi (17 novembre 2007 - Espace Renaudie, Aubervilliers)

« J'ai pris un grand plaisir à apprendre un ou deux morceaux en berbère aux enfants du centre de loisirs d'Aubervilliers. Ils ont chanté sur scène le même soir qu'Houria Aïchi à l'Espace Renaudie. Ça m'a demandé beaucoup de travail mais j'étais très contente de l'avoir fait. »

...Willy Vainqueur

Photographe historique du festival

Concert : Roger Raspail & les Diabaté
(2 novembre 2004 - Théâtre de la Commune, Aubervilliers)

« Ce que j'ai aimé, c'est que cette soirée offrait un panorama assez large. On parlait de la musique traditionnelle de Guadeloupe, qui m'est chère car je viens de là-bas. Elle se mélangeait avec des percussions africaines et ça évoluait vers quelque chose de plus jazz avec un gros big band (Mokhtar Samba, Didier Malherbe, Alain Jean-Marie, Michel Alibo, Max Diakok, Guem...). »

...Aurélie Gigot

Professeur d'anglais au Lycée Suger de Saint-Denis

Concert : Le Bal de l'Afrique Enchanté
(29 mars 2014 - Espace Fraternité, Aubervilliers).

« Pour les besoins d'un portrait vidéo, mes élèves avaient rencontré en coulisse Soro Solo et Vladimir Cagnolari, les animateurs du bal et de l'émission du même nom, alors diffusée sur France Inter. Avant, les jeunes avaient beaucoup angoissé à l'idée d'aborder avec Solo les questions liées à son exil de Côte d'Ivoire, suite à des menaces de mort. Mais ça s'était très bien passé. Pendant le concert, ils étaient censés faire une captation mais, pris par la musique, ils ont lâché les caméras pour aller danser. C'était un très beau moment de partage. »

DELTA URBAINS, GÉOGRAPHIES DE L'INTERSTICE, LIEUX DÉTOURNÉS DE LEUR FONCTION D'ORIGINE... NOS VILLES DU 9/3 OFFRENT DES SCÈNES INÉDITES, ÉPHÉMÈRES.



ZONES MUSICALES TEMPORAIRES

Ténor de Brest
Aubervilliers - 2016
© Camille Millerand

QUELQUES SCÈNES DE L'INSTANT PRÉSENT...

BOXING BEAT

Saïd Bennajem, le directeur de ce lieu dédié à la boxe, l'a nommé « Boxing Beats » car, pour lui, la boxe et le rythme vont de pair. Il voulait que les galas de boxe soient ponctués d'interludes. Le désir du festival d'investir des lieux ancrés dans la vie de la cité répond à ses rêves de musique.



MARCHÉ DE MONTREUIL

Situé en plein centre de la ville de Montreuil, le marché de la Croix de Chavaux est vivant et cosmopolite. Les maraichers bio y font bon ménage avec les traiteurs maliens, chinois ou libanais. En accord avec la ville, Villes des Musiques du Monde y propose des concerts ou des événements improvisés lorsque le marché est déblayé, entre son activité marchande et celle de parking.



QUAIS DU CANAL

Depuis 2012, le rituel de début de festival est de partir du bassin de la Villette à Paris pour rejoindre Aubervilliers en compagnie du public et de musiciens, embarqués sur des vedettes. Cette courte croisière permet de marquer la connexion entre le centre et la périphérie.



proposé par Benjamin Minimum
photos par Heber Argus et Camille Millerand, DR.

LA PETITE ESPAGNE

À partir de la fin du XIX^{ème}, une communauté espagnole s'est peu à peu établie dans un quartier situé à la frontière entre Saint-Denis et Aubervilliers. L'Etat espagnol a accompagné l'installation de ses ressortissants en acquérant ce terrain sur lequel ont été bâtis une église, un dispensaire et un théâtre.



FOYERS DE TRAVAILLEURS

Organiser des concerts à l'intérieur des foyers de travailleurs permet de toucher des populations qui autrement ne fréquentent pas le festival. En 2017, Villes des Musiques du Monde propose une tournée dans les foyers avec des musiciens de haut niveau qui ont invité des instrumentistes résidents à jouer avec eux.

BOXER AVEC LES NOTES

Rue Lecuyer, Aubervilliers : une succession de hangars, quelques immeubles et le « Boxing Beats ». De l'extérieur, le bâtiment ne paie pas de mine mais, une fois la porte ouverte, surgissent d'immenses portraits colorés de boxeurs, un ring blanc planté au milieu de la salle et une devise inscrite au mur : « *par le poing naît l'espoir, par l'espoir naît l'histoire* ». « *Cette expression est née d'un projet musical avec Claude Nougaro et je l'ai gardée* » explique Saïd Bennajem. Ce boxeur devenu promoteur de la boxe féminine (il a coaché Sarah Ourahmoune, vice-championne olympique, et Lucie Bertaud, championne d'Europe) a toujours placé la musique au cœur de sa démarche : « *Le nom du club, la devise et les projets avec Villes des Musiques du Monde depuis plusieurs années démontrent à quel point le sport et la musique sont pour moi liés, comme modes d'expression mais aussi comme outils d'éducation* ». Quand Jean-Luc Marty, journaliste, écrivain, associé à l'aventure du festival, vient lui proposer un hommage à Mohammed Ali sur fond de danse et de rumba cubaine, il n'hésite pas. « *Comme je fais un travail avec les jeunes autour de l'histoire de la boxe, ce projet qui montre le lien étroit entre boxe et rumba cubaine dans les quartiers populaires de la Havane me parlait. Nous avons installé une sono, des projecteurs, transformé le ring en une scène baignée de lumière. Le soir du concert, il y avait des gens partout, autour du ring, sur les marches d'escaliers, contre les portes* » se souvient Saïd. « *Les gosses étaient émerveillés. Je rêve un jour de les amener à Cuba* ».



proposé par Sylvie Clerfeuille
photos par Sebastian Cantillo

DANS NOS VILLES DES MUSIQUES DU MONDE, LA RICHESSE D'UNE VIE NE SE RÉSUME PAS À CE QUE L'ON POSSÈDE MATÉRIELLEMENT. QUESTION D'ÂME ET D'ÊTRE.
ON JOUE, ON DANSE ET ON CONSTRUIT ENSEMBLE CE QUE L'ON EST, CE QUE NOUS SOMMES.
LE TEMPS D'UN BAL, ON FAIT PARQUET COUDE À COUDE.
UN STAGE D'ÉCRITURE OU DE CUISINE ET C'EST LE TÉLESCOPAGE JOYEUX DES SAVOIR-FAIRE ET DES IDÉES...

FAIRE SOCIÉTÉ



Les Fabriques Orchestrales Juniors
& Wilbert Rawlins Jr
Paris - 2016
© Siriobska Baca

VILLES DES MUSIQUES DU MONDE EN ACTION!



A TABLE!

Pendant le festival, certains artistes passent à table. Lors d'un atelier cuisine, ils font découvrir au public leur recette préférée. Ainsi, le 24 octobre 2011, le percussionniste d'origine iranienne Keyvan Chemirani a présenté le Xholech Badenjum, un plat traditionnel à base d'aubergine et de viande accompagné de riz. Le 14 octobre 2013, la diva Petrona Martinez a initié le public à des spécialités colombiennes. Le 19 octobre 2016, le chanteur Sidi Bémol a proposé une recette kabyle. Pendant le temps de cuisson, l'artiste chante ou joue de son instrument. Ensuite, tous partagent le repas.



POÉSIE, J'ÉCRIS TON NOM

Depuis novembre 2016, la flûtiste japonaise Katsura Takabatake, se rend chaque semaine pendant deux heures dans deux classes de l'école André Diez à Saint-Denis. Elle guide les enfants dans l'écriture de textes et de mélodies basés sur le plus vieux conte japonais « La Grue » en suivant les règles des poésies zen haikus et tankas. Aux chansons que les enfants ont créées s'ajoutent des airs en japonais que la maîtresse de la flûte shakuachi leur a appris. Le tout constitue le répertoire d'un spectacle destiné au festival.



SOUVENIRS, SOUVENIRS

En 2013 et 2014, la chanteuse comédienne Samira Brahmia et le musicien et directeur artistique du projet Barbès Café Nasredine Dalil sont partis à la rencontre de travailleurs migrants d'Afrique du Nord dans les foyers de Seine-Saint-Denis. Dans les espaces collectifs des foyers, les pensionnaires se sont réunis pour partager leurs histoires d'exils et de solitudes souvent poignantes, ainsi que leurs pittoresques aventures de pionniers. Ils ont fait revivre leurs souvenirs de cabarets maghrébins dans le Paris des années 1960. Ils ont réveillé les chants d'alors et offert leur mémoire musicale que les deux artistes ont délicatement collectée.



DES CORDES AUX CUIVRES

Pendant l'hiver 2016-2017, le célèbre guitariste, joueur de oud et de bouzouq turc, Thierry « Titi » Robin a collaboré avec le 93 Super Raï Band. Avec cette fanfare d'amateurs dirigée par des membres du groupe Fanfaraï, ils ont adapté pour les cuivres des morceaux dans lesquels les cordes dominant d'ordinaire. Un concert détonnant en perspective!

✍️ prosé par Benjamin Minimum
📷 photos par Camille Millerand et DR.

LE FESTIVAL VU PAR...

...Jean-Luc Marty

Écrivain

Concerts : Les Rumberos de Cuba (24 octobre 2012 - Salle des fêtes de l'Hôtel de Ville, Montreuil)

“ Les Rumberos de Cuba venaient en Europe pour la première fois. Je ne voulais pas les manquer. J'ai aimé observer la curiosité des gens découvrant une part très africaine de la musique cubaine, la rumba, absolument méconnue du grand public français. J'ai été marqué par la présence physique de Maximinio Duquesne, considéré comme un tambourinaire de légende à La Havane. ”

...Carlos Semedo

Directeur de la vie associative et des relations internationales de la ville d'Aubervilliers

Concert : Fantani Touré (9 novembre 2012 - Espace Fraternité, Aubervilliers)

“ Un moment m'a beaucoup ému : c'est lorsque le festival a été partenaire de Fantani Touré, une grande dame qui nous a quittés il y a trois ans. Cette chanteuse malienne était une femme engagée pour le droit des femmes, contre l'excision ou le mariage forcé. En partenariat avec Villes des Musiques du Monde, elle a organisé un événement à Aubervilliers qui faisait écho à un festival qu'elle menait au Mali autour de la journée des femmes. Après son décès en 2014, le festival était aussi partenaire de l'hommage qui lui a été rendu par Amadou & Mariam, Oumou Sangaré ou Ray Lema ”

...Thomas Pitiot

Artiste et directeur du festival Aubercaïl à Aubervilliers

Concert : Thomas Pitiot, la famille Diarra et la famille Diabaté (26 octobre 2005 Théâtre de la Commune, Aubervilliers)

“ Grâce au festival, qui m'a permis de faire des créations, j'ai vécu parmi les plus beaux projets de ma carrière. En 2005, on a fait une résidence de 15 jours à l'Espace Renaudie avec la famille Diarra, des musiciens que j'avais rencontrés à Saint-Louis du Sénégal. Pour le concert au Théâtre de la Commune, on a aussi invité la famille Diabaté, des griots qui ont souvent travaillé avec le festival. C'était très émouvant. Et après, avec mes musiciens et les jeunes d'Aubervilliers, on est tous parti au festival de Jazz de Saint-Louis du Sénégal où on est resté une douzaine de jours. ”

...Sabrina Chemloul

Réalisatrice, ex-membre du 93 Super Raï Band

Concerts : Temenik Electric (28 octobre 2013 - Boxing Beats, Aubervilliers)

“ C'est avec le concert de Temenik Electric que j'ai découvert Villes des Musiques du Monde. Je suis très sensible à la musique et suis rentrée directement dans l'ambiance. J'apprécie aussi beaucoup le public de ce festival, qui est très réceptif et mélangé. On y croise toutes les générations et tous les milieux. ”

FATIMA : « JE NE COMPRENAIS PAS LE PORTUGAIS, IL Y AVAIT JUSTE CETTE VOIX QUI ME DONNAIT DES FRISSONS »

EN OCTOBRE 2016, FATIMA ZENASNI S'EST RENDUE DANS UNE SALLE DE SPECTACLE POUR LA PREMIÈRE FOIS DE SA VIE. C'ÉTAIT À L'EMBARCADÈRE. À L'OCCASION D'UN CONCERT DE FADO INTERPRÉTÉ PAR KATIA GUERREIRO. HISTOIRE D'UN CHOC ÉMOTIONNEL.



De Mohammedia à Aubervilliers

Avenue Henri Barbusse, Aubervilliers : La résidence où vit Fatima Zenasni est tranquille. Pour rejoindre son domicile, il faut pousser un portail et longer une allée remplie de rosiers et de lauriers-roses. L'appartement, impeccable et clair, est fleuri lui aussi, sur le balcon qui surplombe la ville, comme sur les coussins qui garnissent le canapé du salon. Sur les étagères, trônent un Coran broché, une photo de la Kabba et des portraits de famille. Port réservé, regard rieur et sourire chaleureux, Fatima accueille avec un thé posé sur un plateau de cuivre et quelques gâteaux de ramadan. Sa petite-fille de trois ans, qu'elle garde tous les mercredis, pianote sur une boîte à musique et la suit comme son ombre.

« Je suis originaire de Mohammedia, une ville du Maroc au bord de l'océan. Je remercie encore mon père de m'avoir envoyée à l'école jusqu'en CM2. Le fait de savoir lire et écrire m'a énormément aidée quand je suis venue rejoindre mon mari en France en 1981 dans le cadre du regroupement familial. Je pouvais lire le nom des stations de métro, circuler seule dans Paris. Je le fais encore aujourd'hui. Comme j'ai ma carte Navigo, je peux aller partout. Avec ma sœur, nous sommes allées visiter le château de Versailles, nous promener aux Champs-Élysées, manger dans Paris ». À son arrivée dans l'hexagone, le couple vit dans un studio à Neuilly puis déménage l'année suivante à Aubervilliers, fonde une famille et quatre ans plus tard s'achète l'appartement de l'avenue Henri Barbusse. Lui est ouvrier dans le bâtiment, elle, garde des enfants. « J'ai aujourd'hui 67 ans, j'ai quatre enfants et trois petits-enfants, dit-elle fièrement. Ils vivent tous en région parisienne ».

La vie pourtant s'arrête en 2013 quand son mari décède brutalement lors d'un séjour au Maroc. « Je ne voulais pas qu'il parte, je lui ai dit et quatre jours après, on m'a téléphoné qu'il avait succombé à une crise cardiaque ». La retraite s'annonçait pourtant heureuse et pleine de projets « Nous aimions voyager mon mari et moi. Nous sommes allés en Egypte, à l'île Maurice, en Turquie. Nous rêvions de découvrir d'autres pays ». Fatima tombe alors en dépression, s'enferme, pleure toute la journée. Cet isolement durera trois ans avant que son jeune fils, animateur sportif à Aubervilliers, prenne les choses en main. « Il m'a poussée à sortir et en septembre 2016, je suis allée à la maison de quartier Bertie Albrecht puis j'ai rejoint l'association « Maïda pour tous ». Nous passons la journée dans les centres aérés de la ville, faisons des visites. Ça m'a sortie de ma solitude ».

Un merveilleux frisson

C'est à l'occasion des activités de cette maison pour tous située dans le quartier du Pont Blanc que Fatima découvre les ateliers cuisine lancés par l'association Villes des Musiques du Monde. Le musicien kabyle Sidi Bémol est aux fourneaux puis, quelques jours plus tard, le groupe brésilien Banda Querô. Tout le monde participe, échange des idées de recettes, partage les plats cuisinés puis écoute le concert improvisé du groupe à la fin du repas. « Ça m'a beaucoup plu car j'aime découvrir les

FATIMA AVOUE NE RIEN CONNAÎTRE DU FADO, ELLE QUI A GRANDI BERCÉE PAR LA MUSIQUE MAROCAINE ET LES STARS ÉGYPTIENNES

cultures d'autres pays et puis il y avait l'ambiance, toute cette jeunesse ». A la fin des ateliers, des billets à prix réduit sont proposés pour assister au concert de la star du fado portugais Katia Guerreiro programmée à l'Embarcadère. « Nous étions plusieurs à nous être inscrites mais finalement, je me suis retrouvée seule. J'ai quand même décidé d'y aller. C'était la première fois que je rentrais dans une salle de spectacle. Mon fils m'a accompagnée puis m'a appelée plusieurs fois pour me demander si je voulais rentrer mais j'avais éteint mon portable. Quand je suis rentrée dans le hall, j'ai regardé autour de moi, il n'y avait aucune femme maghrébine, seulement des Portugais. J'étais toute seule avec mon hijeb, je me sentais un peu perdue. J'avais l'impression que tout le monde me regardait, admet-elle en riant, puis j'ai vu Maité (médiatrice à l'association) et elle m'a amenée à mon siège ».

Fatima avoue ne rien connaître du fado, elle qui a grandi bercée par la musique marocaine et les stars égyptiennes Oum Kalsoum et Farid El Atrache, sans oublier Dalida qu'elle adore. « Je ne comprenais pas le portugais, il y avait juste cette voix qui me donnait des frissons, c'était vraiment merveilleux », se souvient-elle. « Maman m'a dit que ce moment était depuis bien longtemps le plus beau de sa vie, ajoute son fils, même si le retour a été dur. Nous n'étions pas libres pour venir la chercher et elle a dû rentrer seule à pied la nuit. Elle n'a pas osé demander qu'on la raccompagne ». Cette année, Fatima l'assure, elle attend de pied ferme la vingtième édition du festival pour retenter l'aventure.

prose par Sylvie Clerfeuille
photos par Willy Vainqueur

DE SA CRÉATION EN 1997 À AUJOURD'HUI, VILLES DES MUSIQUES DU MONDE
A ÉCRIT SON HISTOIRE, FAITE D'EXPÉRIMENTATIONS, DE CONSULTATIONS,
DE TÂTONNEMENTS, D'ÉCHECS PARFOIS, DE RÉUSSITES SOUVENT...
BREF RETOUR À LA CASE DÉPART...



MÉMOIRES VIVES

UNE GENÈSE



C'était la fin – ou presque – du vingtième siècle. Dans les années 80 et 90, la ville d'Aubervilliers avait été le fer de lance d'un soudain bouillonnement culturel au-delà du périphérique. Mais, à l'approche de l'an 2000, certaines de ses structures s'essouffaient. En particulier son réseau de maisons de jeunes dans les quartiers, l'OMJA, qui s'interrogeait sur la pertinence de ses actions musicales. Il était dirigé par André Falucci, un solide professionnel des questions d'éducation. « Le travail d'André était individuel, personnel » se souvient son complice Kamel Dafri. « Il était bourré de convictions et portait un projet peu soutenu par la ville ». « Dès qu'il a été question de mettre un festival en place, il a été clair pour moi que ce n'était

pas autour des cultures urbaines qu'il fallait le faire » raconte l'ancien directeur de l'OMJA. « À l'époque, ces cultures véhiculaient des formes d'expression très dures. Il me paraissait risqué d'accentuer le clivage entre les jeunes et le reste de la population. Ce qu'on cherchait, c'était plutôt des musiques qui rassemblent, qui ne soient pas excluantes ».

C'est ainsi que naît, à l'automne 1997, un festival d'abord baptisé « Auber'ville des Musiques du Monde ». Les premières années, l'une des principales difficultés est de convaincre l'équipe. « À l'Office Municipal de la Jeunesse, il a fallu gagner les animateurs » se remémore André. Un nouveau venu, arrivé à Aubervilliers en avril 1999, ne comprend pas ce choix des musiques du monde. Il s'appelle Kamel Dafri, vient de Flers, une commune normande dont les quartiers populaires ont connu des heures chaudes dans les années 90, et est plutôt adepte du funk et de la soul. « Ces musiques me rappelaient le

patronage, les fêtes interculturelles où une certaine gauche se donnait bonne conscience. Je n'avais aucune connaissance de la réalité des musiques traditionnelles en France. Ça m'était complètement étranger » avoue-t-il aujourd'hui.

Ce sont les artistes qui lui ont démontré que les musiques du monde permettent de repenser radicalement le rapport avec le public. « Je me souviens d'une collaboration avec Roger Raspail dans les quartiers d'Aubervilliers : il avait mis en place un sound system, micro ouvert, appuyé par un ensemble de tambours ka et de djembés mandingues. Il avait tout de suite capté que certaines parties de la ville étaient peuplées de jeunes Maliens. Je me souviens aussi du « plus grand balafon du monde », installé par Aly Keïta dans le Café Omja. Le balafon était aussi grand que la salle. Il disposait le public devant, comme pour jouer d'un gamelan balinaï. Tout de suite, les artistes sont devenus partenaires des rencontres » reconnaît celui qui a vite succédé au guitariste et chanteur Jean-Luc Schnebelen à la tête du festival.

Les artistes lui ont aussi donné les clés des institutions. « Les premiers concerts de Titi Robin et de Rokia Traoré nous ont permis de faire entrer les musiques du monde au Théâtre de la Commune » continue-t-il. « Je me souviens de l'émoi que ça avait généré. Tous les Maliens qui montaient aux côtés de Rokia bouleversaient le rapport entre la scène et la salle. C'était génial. A la fin, le régisseur du Théâtre de la Commune nous a remerciés. Il n'avait jamais imaginé voir ça ».

« Il y a longtemps eu un clivage fort » analyse aujourd'hui Kamel. « Avant, en Seine-Saint-Denis, la culture, c'était le théâtre. La question de la musique était confiée aux services de la jeunesse. L'animation des quartiers était forcément considérée comme un travail sur la seule question de la relégation sociale et faire émerger un festival à partir d'un lieu de relégation, ce n'est pas évident. Je me souviens des premières discussions avec le ministère de la Culture. Ils avaient l'impression que le projet n'avait pas assez d'ambition



sur le plan artistique. Bien sûr, l'artistique est important. Mais l'artistique est au service d'un projet. Ce que nous avons développé, c'est un modèle très humble qui amène une réponse collective assez concrète à des réalités sociales que d'autres ne veulent pas affronter. La question que nous posent ces réalités est : les gens qui peuplent nos villes méritent-ils d'accéder à une offre culturelle qui prend en compte l'expression artistique de chacun ? »

André Falucci a pris une retraite bien méritée mais reste président de l'association et on l'aperçoit encore, casquette vissée sur la tête et bandana rouge noué autour du cou, à l'entrée de chaque salle de concert, en train d'observer la foule en compagnie d'Eric Schirmacher, le coordinateur des projets. Au moment de tirer un bilan de 20 années d'activités intenses, il lâche simplement : « J'ai la satisfaction de voir que ce projet est le même depuis le début. Au niveau des idées, au niveau de la volonté de mettre en place des événements qui rassemblent, qui permettent de mobiliser les spectateurs, ça n'a pas bougé. » Et Kamel Dafri de conclure sur le ton de la boutade : « Ce qui a bougé, ce n'est pas Villes des Musiques du Monde, c'est le Ministère de la Culture ».

proposé par François Mauger
photos par Willy Vainqueur

CE QU'ON CHERCHAIT, C'ÉTAIT PLUTÔT DES MUSIQUES QUI RASSEMBLENT, QUI NE SOIENT PAS EXCLUANTES

1997	1999	2002	2006	2008	2009	2010	2011	2012	2014	2015	2017
Première édition d'un festival qui s'appelle encore « Auber'ville des musiques du monde »	L'équipe du festival participe à une rencontre sur le thème « Jeunesse et Education populaire aujourd'hui », présidée par Jack Ralite	Aulnay-sous-Bois, Saint-Denis, Bagnolet et Bondy rejoignent Epinay-sur-Seine, Aubervilliers et La Courneuve dans l'accueil du festival	Première « Battle of the world » (une rencontre entre le hip hop et les musiques du monde) à la Courneuve	« Murs Mures », une exposition de photos géantes de Willy Vainqueur et Camille Millerand pour accompagner les mutations urbaines de nos villes.	Naissance du projet « Marmots & Griots » avec Habib Koité	Première résidence de création mutualisée avec la Fondation Royaumont	L'émission « Couleurs du Monde » de Françoise Degeorges fête les 20 ans d'El Mawsili	La tradition de la « Canal'cade » de Paris à Aubervilliers s'installe	Le festival contribue à lancer Babel Minots, un rendez-vous marseillais autour des spectacles jeune public	Lancement des « Fabriques Orales Juniors »	20 ans déjà !

VOILÀ 20 ANS QUE NOUS SOUTENONS LA CRÉATION. EN PRODUISANT, C'EST-À-DIRE EN AIDANT CONCRÈTEMENT METTEURS EN SCÈNE, MUSIENS, DANSEURS... MAIS AUSSI, TOUT AU LONG DE L'ANNÉE, EN TRAVAILLANT À LA MOBILISATION ACTIVE DES PUBLICS...



LA FABRIQUE DES SENTIMENTS



LA FABRIQUE DES SENTIMENTS

ÉCOLE DES MUSIQUES DU MONDE

« MARMOTS ET GRIOTS » PUIS « LA CITÉ DES MARMOTS » : UNE PRODUCTION VILLES DES MUSIQUES DU MONDE QUI A ÉVOLUÉ ET S'EST INSCRITE DANS LE TEMPS...

L'éveil au spectacle et à une pratique musicale ouverte sur le monde constitue un apprentissage d'envergure. Unique, rigoureux et ludique, il mène les enfants de l'école vers les scènes des villes du territoire.

« KIRINA, OPÉRA MANDINGUE »

En juin 2008, Kamel Dafri, directeur de Villes des Musiques du Monde, assiste à Nice à la première de « Kirina, Opéra mandingue », une création en langue bambara du musicien malien Habib Koité et du plasticien Michel Jaffrennou avec un chœur de 2500 enfants. Après la représentation, le metteur en scène lui demande son avis. Kamel remarque qu'il y avait peu d'enfants de couleurs, ce qui en Seine-Saint-Denis aurait été très différent. Le metteur en scène le prend au mot et l'invite à accueillir le projet à Aubervilliers. Après une première édition concluante, le rectorat donne son accord pour élargir l'expérience au département. Ainsi est né le projet Marmots et Griots qui offre un spectacle labélisé Villes des Musiques du Monde au printemps, entre deux festivals (sauf en 2017 où il est intégré dans la programmation des 20 ans).

Encadrés par une équipe pédagogique et artistique enthousiaste, les « marmots » deviennent passeurs d'aventures musicales, porteurs de tolérance et d'espoir.

« L'ILE ROUGE »

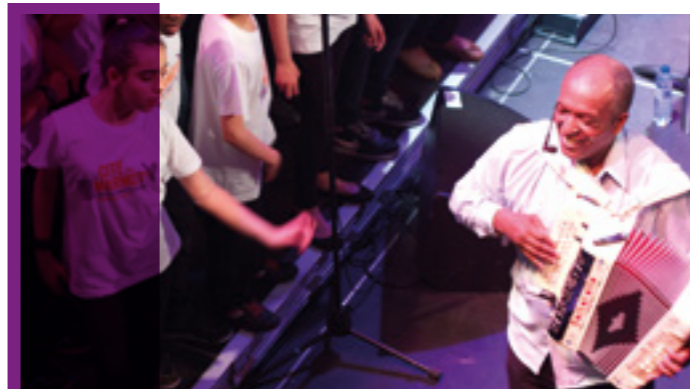
En 2012, les enfants participants au projet Marmots et Griots travaillent autour des chansons de l'artiste malgache Rajery qui forment la base de l'opéra Marmots et Griots « L'île Rouge ». La mise en scène et le travail pédagogique sont confiés à l'ancien directeur de l'Académie Fratellini, Laurent Gachet. En juin 2012, la représentation de grande ampleur se déroule dans l'espace public proche de la Cité-Jardin de Stains, avec un chœur de 300 enfants, des artistes circassiens, des danseurs de la compagnie Indans'Cité et les comédiens de la compagnie de théâtre de rue Les Grandes Personnes. En 2013, le projet se recentre sur le grand chœur des écoliers et prend l'appellation « Cité des Marmots ».

proposé par Benjamin Minimum
photos par Thierry Nava, DR.



« COLOMBIE MON AMOUR »

Désormais, le projet Cité des Marmots colle à la thématique du festival. En 2014, les enfants des 8 villes de Plaine Commune travaillent avec le musicien colombien Antonio Rivas. Cet accordéoniste de la côte Caraïbe joue le vallenato, un des grands styles musicaux colombiens, dans lequel son instrument est roi. La mise en scène et le travail pédagogique sont toujours assurés par Laurent Gachet. Le 17 mai, plus de 450 enfants entourent Antonio Rivas sur la scène de l'Embarcadère à Aubervilliers.



« EN ROUTE POUR CONGO SQUARE »

Il n'y a pas d'artiste venu de La Nouvelle Orléans pour transmettre un répertoire. Laurent Gachet crée un spectacle avec l'auteur-compositeur originaire de Guyane Zaf Zapha, dont le livre disque pour enfants *Nola, voyage musical à La Nouvelle-Orléans* sert d'argument. 400 écoliers de Terres de France (Villepinte, Tremblay-en-France et Sevran) y participent. A la suite de cette expérience, Zaf Zapha et Laurent Gachet créent le spectacle jeune public « Nola Black Soul ». En 2015, il est adapté pour accueillir le grand chœur enfants de Seine-Saint-Denis.



COMPAGNIE RASSEGNA

Pour accompagner l'édition « Les Andalouses », Villes des Musiques du Monde invite le collectif marseillais à travailler avec les enfants de Seine-Saint-Denis. Ces spécialistes enjoués des traditions musicales du bassin méditerranéen se sont révélés des passeurs hors pair. Le résultat obtenu avec les enfants est si enthousiasmant qu'ils sont à nouveau conviés en 2017 pour créer un spectacle sur la thématique des ports, qui est intégré à la programmation du 20ème anniversaire du festival.



LES SOUVENIRS DE KAMEL DAFRI

DIRECTEUR DU FESTIVAL

2001

RUDE

« Il y a eu un gros concert à double plateau, avec les Tambours de Brazzaville et la troupe du village de Kiyi M'Bock, village ivoirien dédié au théâtre, à la musique et à la danse, fondé par Were Were Liking. Le concert des Tambours se déroule à la perfection mais le matériel de sonorisation tombe en panne avant l'arrivée de la troupe de Kiyi M'Bock. »

TENDRE

« Le fiasco est évité grâce à Were Were Liking qui décide de changer de plan et de faire jouer la troupe en acoustique directement dans la salle, sans qu'il soit besoin d'annoncer la panne aux spectateurs. Ils ont été émerveillés de la proximité avec les artistes. »

MARMOTS VOYAGEURS

TOUT AU LONG DE L'ANNÉE SCOLAIRE, 450 ENFANTS DE 8 VILLES DE SEINE-SAINT-DENIS ONT TRAVAILLÉ SUR LES CHANTS DES VILLES PORTUAIRES DE MÉDITERRANÉE. PLONGÉE DANS LA « CITÉ DES MARMOTS » À L'OCCASION D'UN TEMPS DE RENCONTRE ENTRE ENFANTS, MUSICIENS, PARENTS ET ENSEIGNANTS...



Premier concert

« Bienvenue à la Compagnie Rassegna » proclame la banderole colorée qui se déploie au centre de la salle polyvalente de l'école Paul Doumer, à la Courneuve. Elle est entourée de dessins suspendus à une corde à linge. Drapeaux, paysages ou scènes de vie, les gouaches représentent ces ports lointains dont les enfants apprennent le répertoire avec

la Compagnie Rassegna. Sylvie et Bruno, deux des musiciens qui la composent découvrent les dessins alors que résonne le chœur des 40 marmots. *Hali Hali Hal / Hawezi*, qu'ils entonnent avec conviction, n'appartient pas au programme qu'ils préparent pour le grand concert de novembre prochain. Les élèves de ces deux classes de CM2 sont tellement stimulés par l'atelier Cité des Marmots, qu'en plus des

quatre chansons qu'ils devaient apprendre, ils ont travaillé ce medley d'airs orientaux dénichés sur internet par Marie Lafond, la musicienne-accompagnatrice chargée de faire le relai entre les écoliers et les artistes. Les deux musiciens venus de Marseille, sont émus. Ils remercient les élèves et leur rappelle l'objectif de la journée : « Vous savez, aujourd'hui, c'est un rendez-vous très important. C'est une répétition mais les parents vont venir et ce sera aussi notre premier concert. »

Plaisirs et discipline

Depuis 2009, le festival Villes de Musiques du Monde a mis en place une collaboration avec des écoles de Seine-Saint-Denis, afin de constituer une chorale qui participe à une création confiée à des artistes. En 2016, le festival a fait appel, une première fois, à la Compagnie Rassegna, pour travailler sur le thème de l'Andalousie. En 2017, ce collectif de musiciens grandis dans différentes traditions du pourtour méditerranéen a choisi des airs emblématiques des grands ports : le chant napolitain *O Sarracino*, l'andalou *El Vito*, le muwashshah arabo-andalou *Lamma Bada*, le chaâbi algérois *Ya Rayah*...

Avec les marmots de La Courneuve, il ne faut pas plus de 10 minutes à Bruno, Sylvie et Marie pour régler les petits détails liés à chaque chant. Lorsqu'un début de brouhaha menace, Bruno rappelle le principe des trois niveaux de concentration. « Au niveau 1, on peut bavarder un peu. Au niveau 2, on sait qu'on va chanter, on commence à se concentrer. Au niveau 3, on ne parle plus du tout. Si vous êtes bien concentrés, vous allez vraiment vous régaler » Lorsque Bruno, Sylvie ou Marie s'adressent aux enfants, ils prennent soin de leur expliquer le pourquoi de chaque règle et valorisent leurs efforts. Ils leur font comprendre qu'au même titre que les musiciens de la Compagnie, ils seront les artistes des grands concerts des 10 et 11 novembre. La répétition achevée, pendant que les parents prennent place sur les bancs, les deux maîtresses réunissent les enfants dans la cour, en maintenant leur calme.

Régals et bienfaits

Ce premier concert est un succès. Les enfants ne ratent aucune note, aucune subtilité rythmique. Les parents ont le sourire aux lèvres et les téléphones – en position caméra – bien en main. Les petits frères et les petites sœurs chantent les airs qu'ils ont appris à la maison en même temps que leurs aînés. Les youyous fusent pendant les chants arabes et les applaudissements claquent à chaque final. Après la musique, la gastronomie est à



l'honneur. Le mezzé est un moment privilégié, au cours duquel les parents présentent les spécialités culinaires qu'ils ont préparées. Maîtresse d'une des deux classes, Nadia commente : « Sur 19 de mes élèves, il y a au moins 12 origines différentes. Les parents sont contents de représenter leur culture, certains

AUJOURD'HUI, C'EST UN RENDEZ-VOUS TRÈS IMPORTANT. C'EST UNE RÉPÉTITION MAIS LES PARENTS VONT VENIR ET CE SERA AUSSI NOTRE PREMIER CONCERT.

sont même venus en tenues traditionnelles ». Sur les tables, les saveurs échangées font le tour du monde. Le couscous sucré et les pastillas viennent du Maroc, les raviolis de Chine et les lasagnes d'Italie. Le riz biryani est tamoul, le poulet tandoori indien et les pastels sénégalaises.

Alexandra Gouzien, la directrice de l'école, est ravie : « Cette opération apporte une grande richesse culturelle. Elle ouvre chacun vers d'autres horizons. Elle soude les enfants entre eux, nous permet de faire venir les familles à l'école et de rencontrer des parents qu'on ne voit pas habituellement ». Les deux maîtresses l'assurent : à travers ce projet, plusieurs élèves ont trouvé leur place dans le groupe. Marie sait que ça va laisser un souvenir fort aux enfants. Elle même se souvient : « Quand j'étais petite, des musiciens sont ainsi venus travailler avec ma classe, on a fini à la Mairie de Paris. Je crois que c'est grâce à ça que je suis devenue musicienne intervenante. »

proposé par Benjamin Minimum
photos par Franck Rondot, Camille Millerand

LA GRANDE PARADE

LANCÉE À L'OCCASION DE LA THÉMATIQUE « NOUVELLE-ORLÉANS » DU FESTIVAL, LA FANFARE CAP TO NOLA EST DEVENUE UN PROJET DURABLE, EMBLÉMATIQUE DES « FABRIQUES ORCHESTRALES » QU'AFFECTIONNE LE FESTIVAL...

Coups de tournevis

« Sylvain est en route ! »... Morgane, l'un des trompettistes de Cap To Nola, vient de recevoir un message du joueur de caisse claire. Bruno Wilhelm, le chef de cet orchestre fondé en 2014, réagit et lance aux fans de funk qui le composent : « On va l'attendre pour le plat de résistance mais on peut s'accorder et se chauffer sur autre chose ! » Les musiciens amateurs font alors résonner leur instrument : Morgane et Renaud leurs trompettes, Yannick son saxophone et Nicolas son tuba basse, l'impressionnant sousaphone. Les notes s'harmonisent peu à peu et emplissent les espaces qui accueillent les bureaux du festival Villes des Musiques du Monde à Aubervilliers. A 21 heures, les postes de travail sont déserts et l'isolement du bâtiment municipal autorise la fanfare à déployer ses décibels sans gêner le voisinage. Le chef d'orchestre propose à ses musiciens de travailler *Talkin' Loud and Sayin' Nothing*, un morceau de James Brown incorporé depuis peu à leur répertoire. En chantant ou à l'aide d'un clavier, Bruno leur remémore chaque partie, la ligne de basse, la mélodie principale

et le contre-chant. Les cuivres sont soutenus par les battements de la grosse caisse de Laure et les coups de tournevis qu'elle porte sur la cymbale. A 21h30, l'assemblée est au complet et la répétition bat son plein.

Cap To Nola se prépare pour parader en compagnie des « fabriques orchestrales juniors » initiées dans plusieurs villes de Seine-Saint-Denis par l'équipe du festival. A Sevrans, La Courneuve, Aulnay-Sous-Bois, Aubervilliers ou Drancy, chaque semaine, des collégiens ou d'autres adultes amateurs se réunissent pour s'initier à l'art de la fanfare. Ces ateliers, situés dans des quartiers trop souvent présentés par les médias comme difficiles, sont gratuits. Les instruments sont prêtés à l'année aux participants.

Chacun est une partie du tout

Pour qualifier les fabriques orchestrales juniors, Bruno Wilhelm n'hésite pas à utiliser le terme « politique ». « C'est un projet d'éducation dans lequel j'essaie d'aider les élèves à se découvrir à travers la musique et le jeu en commun. Mon but est de bâtir chaque groupe comme une micro-société dans laquelle il faut trouver sa place à tous les niveaux. Cette musique de brass band de la Nouvelle Orléans s'y prête bien car elle est construite sur des imbrications rythmique où chacun est une partie du tout. » Mais le travail effectué avec les membres de Cap to Nola est différent : « C'est un projet musical », explique-t-il. « Je ne le conduis pas comme si c'était mon groupe. Je ne cherche pas à y insérer mes idées. Je tiens compte des avis des musiciens, de leurs désirs. Je les aide à jouer une musique qui peut les aider à progresser. » Et il les fait travailler dur. Ce jeudi soir, ils se concentrent sur deux morceaux. Après la reprise de James Brown, ils doivent surmonter leurs difficultés à s'approprier *Overtime*, titre emprunté au Youngblood Brass Band de



Madison. En plus de les inciter à recourir à leur instinct, il leur conseille aussi de filmer, à l'aide de leur téléphone la rythmique de Laure et Sylvain pour s'entraîner.

MON BUT EST DE BÂTIR CHAQUE GROUPE COMME UNE MICRO-SOCIÉTÉ DANS LAQUELLE IL FAUT TROUVER SA PLACE À TOUS LES NIVEAUX

Saut dans le vide

Le 20 mai, après avoir paradé dans l'après-midi à Sevrans et à Aulnay, 40 musiciens de 8 à 55 ans se retrouvent à 18h30 au Parc de La Villette pour défiler autour de la Grande Halle. Tous les musiciens de Cap To Nola ont répondu à l'appel et font corps avec des trompettistes, des trombonistes et des percussionnistes amateurs des différentes « fabriques orchestrales ». En plus de Bruno, deux musiciens professionnels, Vincent Raymond à la trompette et Raphaël Gouthière au tuba, sont venus renforcer le groupe au pied levé. Tous les cuivres se mêlent pour les morceaux interprétés en marchant mais, à chaque stationnement, c'est une formation différente qui est mise en avant. Autour de cette super-fanfare, un public de promeneurs s'agglutine, heureux de vibrer avec elle. L'ensemble est dynamique et grisant, les faiblesses des uns étant gommées par les facilités des autres, les prouesses

des musiciens chevronnés stimulant les débutants. A mi-parcours, des adolescentes de la Courneuve laissent leurs trompettes pour chanter le succès d'Adele, *Hello*, que Bruno a arrangé pour faire le lien entre le répertoire de brass band et la musique qui touche cette génération. Les jeunes filles rayonnent et sont très applaudies. La fanfare redémarre sur *Talkin' Loud*, joué par Cap To Nola et le Big Band du Gros Saule à Aulnay. Nouvel et dernier arrêt : Cap To Nola joue cet *Overtime* qui lui a donné tant de fil à retordre. Les hésitations perçues lors de la répétition ont disparu. Les musiciens ont su faire le saut dans le vide nécessaire. Ils ont franchi un nouveau cap, validé par les acclamations du public et le sourire de Bruno.

proposé par Benjamin Minimum
photos par Heber Argus



DES SALLES COMBLES, DES PARQUETS DANSANTS... IL FAIT SOUVENT TRÈS TRÈS CHAUD AUX MOIS D'OCTOBRE ET NOVEMBRE, CEUX DU FESTIVAL. LA PARTITION DE NOS PLUS GRANDS MOMENTS...

LES GRANDES CHALEURS



Public au concert de Temenik Electric
Paris - 2016
© Sebastian Cantillo

TOUT LE MONDE DANSE

LE MONDE DE LA DANSE MÉCONNAIT LES DANSES DU MONDE. IL A TORT : ELLES ÉVOLUENT TRÈS VITE. AFIN DE LES ACCOMPAGNER DANS LEUR QUÊTE DE LÉGITIMITÉ, VILLES DES MUSIQUES DU MONDE LEUR OFFRE DEPUIS SES ORIGINES NON SEULEMENT UN ESPACE DE VISIBILITÉ ET DE PARTAGE AVEC LE PUBLIC, MAIS AUSSI UN LIEU D'EXPÉRIMENTATION.



Diasporas créatives

En danse comme en musique, Villes des Musiques du Monde accueille chaque année des artistes qui s'inscrivent dans des esthétiques très diverses, qu'elles soient le fruit d'une rencontre entre plusieurs traditions, d'une hybridation avec des danses modernes ou encore d'une simple évolution des pratiques au contact d'une réalité culturelle différente. « Ne serait-ce qu'en Seine-Saint-Denis, on observe au sein des nombreuses diasporas présentes une reconfiguration passionnante des danses du monde. Il nous tient à cœur de leur offrir une place dans le festival », affirme Kamel Dafri, directeur du festival. Refusant l'étiquette de « danse orientale » au profit du terme « danse arabe d'inspiration contemporaine », Nuria Rovira Salat développe un art emblématique des réalités décrites par Kamel Dafri. Espagnole installée en France depuis

une dizaine d'années, elle a à plusieurs reprises donné à voir dans le cadre de Villes des Musiques du Monde le fruit de sa relecture des danses traditionnelles du Maghreb afin de « sortir des clichés orientalistes ». L'originalité de son parcours ne s'arrête pas là : dès le début des années 2000, Nuria s'intéresse aux danses tziganes et rencontre dans ce cadre la danseuse de flamenco Karine Gonzalez, autre figure bien connue du festival.

« Je me suis très tôt ouverte à d'autres danses, à commencer par la danse soufie lorsque je suis arrivée en France », raconte cette dernière. Nuria Rovira Salat et elle partageant « une approche globale du corps et une identité caméléone », elles créent ensemble plusieurs spectacles. En 2015, Villes des Musiques du Monde est à l'origine de la pièce *Les Andalousies : du Bosphore à Gibraltar*, où elles évoquent la route des gitans. Le festival programme l'année suivante leur spectacle jeune public *Helia Luna*. Loin des stéréotypes parfois attachés aux danses traditionnelles, l'événement valorise ainsi d'année en année des trajectoires complexes. Celle du danseur ivoirien Jean-Paul Mehensio, par exemple, qui pour la vingtième édition, mêle sa danse contemporaine aux sonorités du oud d'Abderrraouf Ouertani.

Esthétiques hybrides

Parmi les artistes qui revendiquent une filiation avec une danse traditionnelle, Jean-Paul fait figure d'exception. En résidence au Centre National de la Danse, il bénéficie d'une reconnaissance au sein du milieu professionnel dont manquent de nombreux artistes programmés au festival Villes des Musiques du Monde. Les plus en difficulté étant selon Kamel Dafri « ceux dont la démarche et les inspirations empruntent à plusieurs cultures ». Il cherche à encourager ces danses métisses, pendantes de musiques qui le sont tout autant. « Le temps est venu pour que ces esthétiques hybrides acquièrent



un espace de légitimité », formule-t-il. Forgées par la migration et l'exil, ces danses témoignent en effet d'un état du monde que les scènes chorégraphiques traduisent encore peu. Le festival provoque ces mélanges. Le flamenco de Veronica Vallecillo a ainsi été mis à l'épreuve du hip hop en 2015, à travers une commande du festival. Cette expérience avec les danses urbaines est loin d'être isolée. Kamel Dafri et son équipe ont organisé pendant quinze ans le battle « Au défi des rythmes », où des danseurs de hip hop étaient invités à danser sur de la musique live. « Plus encore qu'en musique, il y a dans les danses du monde des catégories établies qu'il faut casser afin de permettre un partage des pratiques et des imaginaires ».

L'enthousiasme des amateurs

La danse, pour Villes des Musiques du Monde, c'est bien sûr aussi la fête, la célébration du moment passé ensemble grâce à l'art. Elle prend alors la forme de concerts très physiques, de bals aux thématiques variées, d'événements exceptionnels, comme le flash mob organisé en 2012 dans le centre commercial Le Millénaire à Aubervilliers et accompagné par Fanfarai. Elle passe aussi par un échange avec des amateurs, à travers des cours qui répondent chaque année à l'enthousiasme du public pour la pratique du flamenco, des danses orientales ou encore africaines.

Une manière pour le festival de promouvoir l'enseignement de danses qui, selon le danseur et chorégraphe guadeloupéen Max Diakok



LA DANSE. POUR VILLES DES MUSIQUES DU MONDE, C'EST BIEN SÛR AUSSI LA FÊTE, LA CÉLÉBRATION DU MOMENT PASSÉ ENSEMBLE GRÂCE À L'ART

venu à plusieurs reprises donner des ateliers de danses antillaises dans le cadre du festival, « est essentiellement assuré par des structures associatives, en dehors de Paris et donc de la sphère de légitimité que nous sommes en droit de revendiquer ». Or sans légitimité dans l'enseignement, guère de place sur les scènes actuelles : partant du gwoka pour aller vers des formes contemporaines, Max Diakok peine en effet à rendre son travail visible hors des réseaux dédiés à l'Outre-Mer. D'où l'importance de l'approche globale de la danse au festival Villes des Musiques du Monde, de l'enseignement à la création.

proposé par Anaïs Heluin
photos par Alain Guillou, Manuel Braun, Little Shao

UN FESTIVAL EN 26 LETTRES

AUBERVILLIERS : Point de départ de l'aventure Villes des Musiques du Monde, cette ville haute en couleurs, où cohabite plus de 70 nationalités, est un creuset culturel qui continue d'inspirer ses actions.

BÉNÉVOLES : Ils tiennent le bar, conduisent les artistes vers le lieu du concert... Mine de rien, ils sont l'un des secrets de la longévité de Villes des Musiques du Monde.

CANAL'CADE : La soirée d'ouverture du festival commence le plus souvent par cette euphorisante croisière musicale, presque rituelle mais toujours surprenante.

DÉHANCHEMENT : Mouvement latéral du bassin dont le festival raffole et qu'il essaie de susciter en toutes occasions.

ECRANS : En matière d'écrans, le festival voit grand : il aime le cinéma et organise chaque année une demi-douzaine de projections, souvent suivies de débats ou de moments musicaux.

FANFARE : Très populaire, la fanfare a l'avantage de porter très vite des fruits. Elle permet d'accueillir des musiciens de tous âges, de faire dialoguer virtuoses et débutants et de monter des opérations telles que « La folie des fanfares », une déambulation démente à travers le Parc de la Villette.

GHETTO : Pas de murs, pas de frontières, même invisibles... Le festival abolit les ghettos et fait valser les publics, entraînant des Parisiens de l'autre côté du périphérique et amenant dans des théâtres des hommes et des femmes qui n'étaient jamais allés à un spectacle.

HÉRITAGE : La question de la tradition est sensible dans le champ des « musiques du monde » mais le festival en défend sans dogmatisme une vision ouverte, où les formes héritées des sociétés rurales d'hier évoluent paisiblement pour venir enrichir le quotidien des habitants des villes de demain.

ICI : Trois petites lettres qui ont énormément de sens



pour l'équipe du festival. « Le monde est ici » aime notamment à répéter son directeur. Quel habitant de la Seine-Saint-Denis ou du Grand Paris pourrait lui donner tort ?

JEUX : Le meilleur moyen de parler aux enfants (et à leur famille) des thématiques du festival. En 2015, un « jeu de l'ouïe » leur apprenait l'histoire de l'Andalousie. L'année suivante, ils voyageaient à travers le monde d'un port à l'autre. Cette année, avec « Jam band », ils créent un orchestre.

K-WAY : Vêtement escamotable très utile aux festivaliers. A l'extérieur, il protège des froides pluies de novembre. Ensuite, une fois roulé autour de la taille, il permet de se mouvoir en toute liberté sur une piste de danse surchauffée.

LANGUES : Wolof, portugais, kabyle, mandarin, yiddish... On a retrouvé la Tour de Babel : elle se cache dans les coulisses du festival.

MINOTS : Cousins marseillais des « marmots » de Seine-Saint-Denis. Avec le Nomad' Café, le salon Babel Med Music, les Jeunesses Musicales de France et la Sacem, le festival leur dédie chaque année 4 jours de spectacles.

NOUBA : A l'origine, le terme renvoie à une suite de pièces de la musique arabo-andalouse, telle que la joue, par exemple, l'ensemble EL Mawsili. Aujourd'hui, sans que cette étymologie ne soit connue des Français qui l'emploient, il désigne une fête réussie. Tout un symbole pour Villes des Musiques du Monde...

OBJECTIFS : Même lors du plus torride des concerts, le festival ne perd jamais de vue ses objectifs : mettre les habitants en mouvement, développer des solidarités, accorder une place aux plus jeunes... En bref, « faire société ».

PERCUSSIONS : Souvent méprisée, cette famille d'instruments est au contraire l'une des favorites du festival... De Roger Raspail à Minino Garay, les plus grands percussionnistes y ont joué et animé des ateliers.

QUAIS : Ceux de la Seine, bien sûr, mais aussi ceux du canal Saint-Denis ou du canal de l'Ourcq... Le festival s'inspire de la fluidité des eaux qui le cernent pour lancer des invitations au voyage.

REFRAIN : Une dizaine de notes, quelques rimes bien troussées et un public se réunit, des sourires s'échangent, des corps s'enfoncent et se fondent dans une communauté mouvante... La musique est décidément la plus mystérieusement bienfaisante des inventions humaines.

SALLES : Elles sont plus de 20 à accueillir le festival chaque année. Le fréquenter, c'est donc partir à la découverte d'établissements très divers mais toujours profondément ancrés dans leur quartier.

THÉMATIQUE : Depuis 2013, le festival se dote à chaque nouvelle édition d'un ou deux fils rouges pour donner cohérence et lisibilité à sa programmation. En 2017, la thématique prend la forme alléchante et colorée d'un gros gâteau d'anniversaire !

UBIQUITÉ : Capacité d'apparaître en plusieurs lieux en même temps. Les mélomanes aimeraient en être pourvus, tant la programmation du festival est – certains soirs – pléthorique.

VISUEL : Chaque année, on l'attend, le nouveau visuel du festival. A la fin de l'été, on voit enfin surgir sur ses affiches un énigmatique meneur de fanfare, une danseuse de flamenco au regard tendre ou un beau marin enturbanné, comme une promesse de départ imminent.

WEB : Le site web du festival regorge d'informations complémentaires, comme, notamment, des interviews inédites des artistes.

XÉNOPHILE : Contraire de xénophobe : « qui aime l'étranger ». Mot trop peu usité dans la France d'aujourd'hui.

YOUPI : Cri de joie fréquemment lancé à la découverte de la programmation du festival.

ZONE FRANCHE : Mais aussi Fédération des Acteurs(-trices) de Musiques et de Danses Traditionnelles, Collectif musiques et danses du monde en Île-de-France... Le festival est un membre actif d'un grand nombre de réseaux.

PLUS SÛREMENT QUE LES ENGIN DE CHANTIER, LES NOTES ÉCHAFAUDENT
DES ÉCHANGEURS, DESSINENT DES CHEMINS, BÂTISSENT DES PONTS ENTRE
LES HABITANTS.
RAPIDE CROQUIS D'UNE NOUVELLE GÉOGRAPHIE CULTURELLE...



L'AMIÉNAGEMENT MUSICAL D'UN TERRITOIRE

« LE MONDE EST ICI »

EXISTE-T-IL UN DROIT À LA CULTURE ? COMMENT LA MUSIQUE PEUT-ELLE SE FAIRE L'ÉCHO DE LA DIVERSITÉ DE NOS VILLES ? ET COMMENT UN FESTIVAL DOIT-IL S'ADAPTER AUX CHANGEMENTS DE NOS SOCIÉTÉS ? EN GUISE DE CONCLUSION, UNE DISCUSSION INFORMELLE AVEC MADAME LA MAIRE D'AUBERVILLIERS, MERIEM DERKAOUI, LE DIRECTEUR DE VILLES DES MUSIQUES DU MONDE, KAMEL DAFRI, ET UN ETHNOLOGUE SPÉCIALISTE DE LA CRÉATION MUSICALE CONTEMPORAINE, DENIS LABORDE.

Quel pouvoir attribuez-vous à la musique ? Croyez-vous qu'un festival comme Villes des Musiques du Monde peut réellement changer la vie des habitants de Seine-Saint-Denis ?

Meriem Derkaoui : Bien sûr ! Pour les habitants, c'est un rendez-vous annuel. Ici, à Aubervilliers, les gens connaissent le festival et, au fil des générations, ont tous été en contact avec lui. Le foisonnement d'initiatives culturelles et éducatives qui a lieu autour du festival est essentiel pour les habitants d'Aubervilliers.

Denis Laborde : Il ne faut pas non plus survaloriser le pouvoir de la musique. Elle ne peut pas changer les conditions de vie des personnes. La force de la musique, c'est qu'elle crée du lien social. C'est là que ça se passe : elle fabrique une manière d'être ensemble. Cet événement revient tous les ans et il crée des attentes. Surtout au bout de 20 ans. En même temps, ce festival a quelque chose d'assez singulier : il s'immisce dans les interstices de la cité. Il arrive là où ne l'attend pas forcément. Je crois que c'est l'une de ses grandes forces. Finalement, au travers de ses ateliers et de ses actions pédagogiques, ce festival dure toute l'année.

Ce travail sur le long terme correspond-il à votre idée de la culture ?

Meriem Derkaoui : Si elle ne répond pas au besoin d'apprendre, au besoin de se retrouver, au besoin d'être ensemble, la culture passe à côté d'un droit humain essentiel. Ce qui compte dans ce festival, c'est une forme d'épanouissement. On la sent souvent. La Cité des Marmots, qui est une expérience – je pense

– inédite, a d'ailleurs prouvé l'intérêt des parents pour ce genre d'expérience. Ils aiment voir les enfants participer à un événement d'un bon niveau artistique. Parce qu'ici, à Aubervilliers, les gens ont pris l'habitude de cette grande exigence artistique. Ils y sont attachés. Pour eux, c'est un peu la marque de fabrique de Villes des Musiques du Monde. Ils se disent « Si c'est dans le cadre du festival, ça veut dire que c'est bon ; ça veut dire qu'il y a eu une recherche, qu'ils sont allés trouver des artistes aux quatre coins du monde ». Grâce à ce festival, on fait des découvertes. Il est donc éducatif, puisqu'il élève notre niveau de connaissance, d'instruction, d'information parfois... La culture a ce rôle-là.

JE NE SAIS PAS SI CES MONDES AURAIENT PU SE RENCONTRER AILLEURS

Kamel Dafri : La préoccupation de base de ce festival est liée à son histoire. Il est né au sein d'une structure jeunesse, avec un projet éducatif fort. Il s'agissait de faire participer les habitants, de les rendre actifs, de valoriser leurs pratiques. Nous sommes dans des villes où la diversité se vit au quotidien. Il faut donc rendre visible cette diversité, faire en sorte que toutes les composantes de ces villes aient leur part du festival. On mène un projet artistique et culturel ambitieux qui s'adresse à une grande multiplicité de publics. Le monde est ici. Donc, quand on travaille sur une esthétique, une culture, on peut tout de suite la faire résonner localement. C'est la particularité de nos



villes, en Seine-Saint-Denis, et le festival a un public qui ressemble à ces villes. L'idée, c'est de trouver à chaque fois la meilleure porte d'entrée. C'est passionnant, même si ça nous oblige à faire un travail spécifique avec les artistes, à leur expliquer qu'ils ne sont pas dans des villes comme les autres. J'ai vu des artistes pleurer parce qu'ils ont été accueillis par des mamans d'Aubervilliers qui leur chantaient des berceuses de leur village d'origine. Habib Koité, par exemple, s'est effondré quand des femmes du quartier du Landy lui ont rappelé ce que sa maman lui chantait autrefois. Arriver à emmener ces émotions dans un bain plus large, arriver à embarquer le bobo, l'étudiant, le travailleur... Voilà notre enjeu ! Ce n'est pas un exercice facile, on ne réussit pas toujours mais, en tout cas, on s'y emploie.

Madame la Maire, je vous voyais approuver. Cet exercice difficile renvoie un peu au vôtre ?

Meriem Derkaoui : Oui, la question des publics est un véritable enjeu. Pas seulement pour la musique, également pour le théâtre, pour le conservatoire... Certains spectateurs viennent

pour la musique mandingue. D'autres pour la musique portugaise, puisqu'ici le Portugal a une empreinte particulière : la communauté portugaise est la troisième à Aubervilliers, après la communauté algérienne et la communauté chinoise. Notre ville a été façonnée par ces migrations. Mais toute la difficulté est de provoquer des rencontres, un brassage. Le festival y parvient souvent mais il faut continuer d'élargir les publics, quel que soit leur niveau de revenu, leur origine, leur âge. Aujourd'hui, il y a toujours des habitants qui pensent « Ce n'est pas pour moi ». Quand quelque chose se passe au Conservatoire, ils se disent « Je ne peux pas y entrer ». Il en va de même quand ça se passe au théâtre.

Denis Laborde : Il y a quand même un attachement au festival, une vraie relation émotionnelle. Elle vient d'une idée qui est présente depuis le début, grâce au travail d'André, de Kamel et de tous ceux qui les ont accompagnés dans cette démarche. Une idée forte : montrer que le multiculturalisme n'est surtout pas un communautarisme. Je sais, Kamel, que c'est ton souci majeur.

L'AMÉNAGEMENT MUSICAL D'UN TERRITOIRE

Le multiculturalisme est quelque chose d'important qu'il ne faut pas honnir, ni assimiler au communautarisme. Il faut créer ces moments où les personnes riches d'héritages culturels variés se rencontrent.

Comment y parvenir ? Quelle est pour cela la « méthode Villes des Musiques du Monde » ?

Denis Laborde : Ce qui est très intéressant, dans ce festival, c'est qu'il n'y a pas eu une stratégie de développement, qu'il n'y a pas eu un bureau des méthodes qui a décidé à un moment donné qu'il fallait agir de telle ou telle façon. C'est sa caractéristique : ce festival est

un bricolage intégral. Dans le bon sens, celui de Lévi-Strauss, c'est-à-dire d'un ajustement permanent à la vie de la cité. Cet ajustement permanent fait l'identité de Villes des Musiques du Monde. Les personnes qui ont porté ce projet ont été capables de s'ajuster en permanence en gardant des idées claires. Ils sont passés d'une logique de guichet à la construction d'un personnage institutionnel qui sait fédérer des aides multiples et rayonne dans tout le Grand Paris.

Meriem Derkaoui : Il est vrai qu'il s'adapte aux publics, aux populations mais aussi à l'évolution de la vie des gens. Je lis sur sa nouvelle

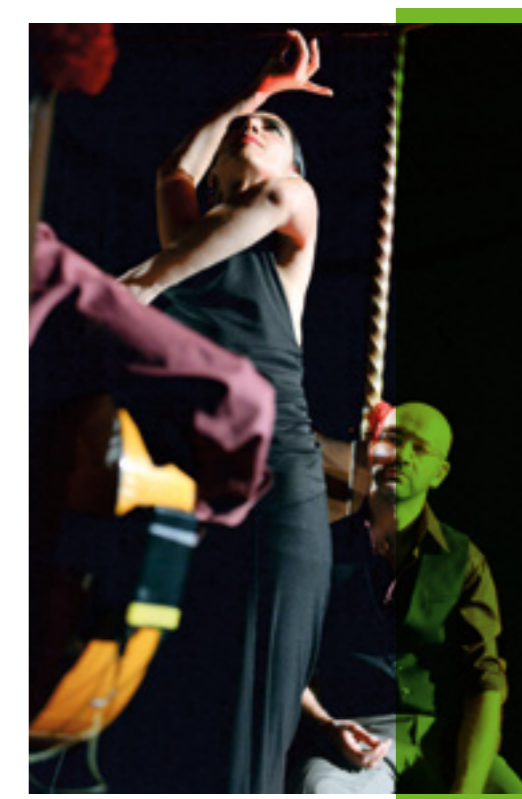


affiche « Seine-Saint-Denis et Grand Paris ». Effectivement, aujourd'hui, les gens voient plus grand. Certains se demandent d'ailleurs si nos villes continueront d'exister. Cette évolution a été intégrée par le festival. Au début, il opérait dans une dizaine de villes. Il a su aller au-delà de la Seine-Saint-Denis, aller vers d'autres départements, y compris des départements éloignés. Il est par exemple présent à Limours, dans l'Essonne. Limours et Stains, c'est la même République mais ce ne sont pas les mêmes conditions de vie. Grâce au festival, j'ai eu l'occasion de croiser deux élues de Limours. Elles m'ont dit qu'elles étaient dépayées à Aubervilliers, parce qu'ici les populations sont extrêmement mélangées. Elles m'ont dit que ça manquait dans leur ville, en me donnant l'exemple d'une arrivée de migrants qui a provoqué un tollé dans un village voisin. Ici, vous avez des migrants partout. Il y en a 485 dans les anciennes tours de la gendarmerie. Personne ne vient manifester sous ma fenêtre. On vient d'accueillir 70 mineurs isolés, qui sont dans une situation de détresse absolue. Personne ne vient me demander « Pourquoi accueillez-vous ces migrants ? ». Les élues de Limours m'ont dit « C'est formidable de vivre dans des villes aussi solidaires ». Pourtant, ici, les gens n'ont pas beaucoup de moyens. Ils se battent. Le festival aussi. L'initiative est venue d'une association pour la jeunesse. Au fur et à mesure, ses animateurs ont réussi à avoir des têtes d'affiche, à attirer des personnalités comme l'Orchestre National de Barbès, que j'ai connu grâce au festival. Pour les gens qui ont assisté à cette évolution, c'est une fierté. Chacun à son

niveau, peut-être le plus modeste, ils peuvent se dire « J'ai fait partie de cette aventure ».

L'aventure est loin d'être finie...

Meriem Derkaoui : Oui, les difficultés sont toujours là, notamment au niveau budgétaire. Là, pour le coup, on peut réellement parler d'un « bricolage », toujours entre pression et



L'AMÉNAGEMENT MUSICAL D'UN TERRITOIRE

dépression. Mais ce festival est devenu un objet de fierté. Ses soirées sont magnifiques ! Elles se passent bien. Les concerts sont beaux. Souvent pleins, aussi : ils jouent souvent à guichet fermé. Je crois que beaucoup de festivals aimeraient avoir leur présence dans plusieurs villes.

Madame la Maire évoquait les soirées. Denis, quel est votre meilleur souvenir du festival ?

Denis Laborde : La soirée qui m'a énormément marqué a eu lieu à l'Espace Fraternité, sous le chapiteau, il y a une dizaine d'années. La première partie était dédiée à un défilé de mode, réalisé par une couturière qui travaille ici, à Aubervilliers. C'était donc l'espace des femmes, essentiellement. En seconde partie, Tinariwen est venu jouer. Entre les deux, le maire de Bouilly, un village de Mauritanie, avait pris la parole à propos de la politique de l'eau. Je ne sais pas si ces mondes auraient pu se rencontrer ailleurs que là, dans cet Espace Fraternité. Très important aussi : le bar était tenu par une association. Ce soir-là, je me me

suis rendu compte de tout le travail effectué. La musique, à la limite, était un prétexte pour que les gens se rencontrent et construisent ensemble ce festival...

Meriem Derkaoui : Mon meilleur souvenir date de 2001. J'étais avec Jack Ralite, qui était sénateur-maire (il était très attaché lui aussi à Villes des Musiques du Monde). J'avais tellement dansé ce soir-là ! Je me souviens que c'était à l'Espace Rencontre, qui aujourd'hui n'existe plus, et que c'était une chanteuse de Bechar.

Kamel Dafri : Oui, Hasna El Becharia ! Elle était dans une situation délicate à l'époque et vous l'aviez soutenue.

Meriem Derkaoui : Elle avait un problème d'hébergement, de papiers... Mais elle avait un talent fou !

Kamel Dafri : Après ça, elle a pu faire un parcours international. On l'avait reprogrammée la même année en première partie de Souad Massi, au Foyer Protestant. C'était l'un des premiers concerts de Souad. Toutes les télés sont venues. C'était génial !

Meriem Derkaoui : Depuis, Souad Massi est devenue une star. Dans le monde entier, on l'appelle la « Joan Baez algérienne » parce qu'elle a une voix à la fois douce et cassée. Je me souviens aussi de ce concert. Les gens avaient les larmes aux yeux.

Kamel Dafri : La grande frustration de cette édition des 20 ans, c'est que tous ces artistes auraient aimé venir chanter. Malheureusement, on ne peut pas tous les accueillir. Je ne me suis jamais fait autant d'inimitiés que cette année...

Pour conclure cet entretien, comment voyez-vous l'avenir du festival ? Vous n'avez certes pas de boule de cristal mais, selon vous, quels sont les atouts du festival pour les années qui viennent ?

Meriem Derkaoui : Son atout principal, c'est son équipe. Un jour ou l'autre, il faudra passer le flambeau mais il faudra le passer à des gens qui ont des convictions aussi fortes. Son handicap est d'être adossé, sur le plan des financements, à des villes. Une forme d'incertitude pèse sur le devenir des villes et des collectivités, en termes de prérogatives, de budgets... Si, demain, l'Etat demande qu'on ne s'occupe que de nos prérogatives, on n'aura plus les moyens d'agir en faveur d'événements ou d'équipements. Villes des Musiques du Monde sait donc depuis



plusieurs années qu'il faut diversifier les moyens de financement, faire appel au mécénat, aux fondations. Il faut aller – ensemble, bien sûr – chercher de nouveaux moyens financiers. Le festival a réussi à élargir sa surface d'action. S'il touche encore d'autres villes d'Ile-de-France, s'il monte un jour – pourquoi pas ? – une soirée ou deux en province, de nouveaux acteurs se sentiront concernés. On va continuer à se battre...

Denis Laborde : Je pense que Villes des Musiques du Monde a montré qu'il pouvait s'adapter à des environnements très différents. Cela donne confiance en l'avenir. C'est à la condition de changer considérablement qu'on peut rester qui on est. Par ailleurs, nous sommes en l'an zéro des mouvements migratoires sur cette planète. Ils ne font que commencer. Ils vont s'amplifier du fait des guerres ou du changement climatique. C'est un énorme défi pour les sociétés contemporaines. De ce point de vue-là, Aubervilliers a un temps d'avance sur le monde. Quand je vois que Villes des Musiques est capable de créer un « Prix des musiques d'ici » et que ces « musiques d'ici » sont des musiques du monde entier, je me dis que tous ces mouvements migratoires, voulus ou non, sont anticipés et que Villes des Musiques du Monde aide à façonner un espace mental tourné vers l'accueil dans le partage.

Meriem Derkaoui (se tournant vers Kamel Dafri) : Vous êtes aussi des hommes de projet. Avoir cet esprit de projet est, selon moi, un atout considérable. Quand on l'a, on n'arrête jamais de réfléchir, on n'arrête jamais d'aller chercher plus loin le rayonnement...

proposé par François Mauger
photos par Madanie Boussaid, Willy Vainqueur, Franck Rondot

J'AI VU DES ARTISTES PLEURER PARCE QU'ILS ONT ÉTÉ ACCUEILLIS PAR DES MAMANS D'AUBERVILLIERS QUI LEUR CHANTAIENT DES BERÇEUSES DE LEUR VILLAGE D'ORIGINE



LES SOUVENIRS DE KAMEL DAFRI

DIRECTEUR DU FESTIVAL

2005

RUDE

« L'année des émeutes, en Seine-Saint-Denis, il y avait des check points installés partout et des hélicoptères qui surveillaient les quartiers la nuit. Nous essayions d'apporter des moments de musique mais c'était compliqué. Il y a eu de nombreuses annulations de concerts. Nous avons programmé un concert de Mercedes Peón et Cheik Ahmad à-Tuni au Cap à Aulnay-sous-Bois, dans le quartier des 3000, qui était alors

encerclé par les militaires. Nous avons fait le plein de réservations, mais personne n'est venu. »

TENDRE

« On a maintenu le concert, on a affrété des bus et fait venir des mères avec l'aide des services jeunesse d'Aubervilliers et des villes environnantes. On a rempli la salle comme ça et c'était hallucinant. »

LE FESTIVAL VU PAR...

...Camel Zekri

Musicien et producteur originaire du sud Algérien
 Concerts : Ensemble el Mawsili (13 novembre 2009 - Basilique de Saint-Denis)

“ J’ai été à ces concerts pour les musiciens mais aussi pour l’esprit du festival, qui possède une cohérence artistique et militante qui me parle. J’apprécie la diversité du public. L’esprit du festival et son évolution sont révélateurs d’une écoute du monde. Une soirée ne change pas une vie mais assister à ces concerts et entrer doucement dans la démarche au long cours du festival construit un regard sur le monde. ”

...Jean-Luc Schnebelen

Chanteur-guitariste du groupe Les caramels, co-fondateur du festival
 Concert : Royal Echoes (octobre 1998 - Eglise Notre-Dame des Vertus, Aubervilliers)

“ Pour la seconde édition, nous avons fait du gospel. Le responsable de l’électricité de la ville avait oublié de désamorcer l’horodateur qui coupe l’électricité de l’église à 22 heures et, en plein milieu du concert, tout s’est éteint. La musique s’est arrêtée brutalement. L’église était pleine à craquer. Alors le chanteur soliste est parti sur une improvisation de 10 minutes. Le public était dans le noir mais pensait que ça faisait partie du spectacle. Tout le monde était recueilli. On a rallumé l’électricité petit à petit et le groupe est reparti sur une chanson. On a vécu un moment d’intimité qui n’était pas prévu mais qui correspondait bien à la musique. ”

...Soraya Terki

Comptable au conservatoire d’Aubervilliers, militante associative
 Concert : Faiz Ali Faiz et Titi Robin (4 novembre 2009 - Espace Fraternité, Aubervilliers)

“ J’ai découvert plein d’artistes. Je ne connaissais pas la musique africaine et j’ai trouvé magnifique le Bal de l’Afrique enchantée. « Barbès Café », je connaissais mieux, car c’est l’histoire de la génération de mes parents. Il y a eu aussi ce concert extraordinaire avec la chorale féminine berbère à l’église Notre-Dame des Vertus. J’y avais entraîné ma mère qui n’osait pas entrer dans l’église. Je l’ai convaincue et elle a trouvé ça super beau. Un concert qui m’a vraiment marquée, c’est celui de Faiz Ali Faiz avec Titi Robin. C’était du pur bonheur. »

...Rémy Gonthier

Ex-administrateur de Villes des Musiques du Monde, maintenant responsable de l’action culturelle aux Suds à Arles
 Concert : Taraf de Haïdouks (18 novembre 2006 Espace Fraternité, Aubervilliers)

“ Mon grand souvenir, c’est le concert du Taraf de Haïdouks. C’était rempli à ras bord. Il y avait 820 personnes, on ne s’attendait pas à voir autant de monde. J’étais administrateur mais, ce soir-là, je faisais un peu de tout : j’étais à la billetterie et je changeais aussi des fûts de bière au bar. Après le concert, on a ramené les musiciens, leurs amis et les techniciens en minibus dans leur hôtel pas loin. On a tous fini en buvant des vodkas caramel. Dans le bus et à l’hôtel, le Taraf jouait encore. ”

MERCI!



Association Villes des Musiques du Monde
4 avenue de la Division Leclerc - 93300 Aubervilliers
01 48 36 34 02
www.villesdesmusiquesdumonde.com

Photo : Téménik Electric - Paris - 2016 © Sebastian Cantillo